

Bastien Crocq

L'Isle

Bastien Crocq

L'Isle
(premier cahier)

Éditions du Chevalier de la Barre

© Bastien Crocq, octobre 2016

CHAPITRE I

À l'ombre de la digue, chacun s'affairait. Un homme assis sur les talons reprisait une voile, un petit groupe enlevait les algues qui recouvraient le bois d'une coque. Une femme tressait une ligne qui servirait, le lendemain, pour la pêche en bas-fond.

Plus loin, une brèche dans la pierre témoignait des tempêtes de l'hiver : c'est là que je me tenais. De là, le regard ouvrait sur le large. Après les eaux éblouissantes, je pouvais voir l'horizon. La houle se brisait contre la roche, m'envoyant parfois une gifle d'écume. J'appuyais ma tête contre le lichen qui recouvrait le granit, fermais les yeux et sentais la chaleur du soleil me pénétrer. Les sons familiers me berçaient, le bruit des palans claquant contre le bois, quelques cris dont je ne cherchais pas à percer le sens.

Je tournais la tête, et une odeur de goémon m'envahissait, mêlée à l'effluve de poisson séché qui persistait en toutes saisons. J'ouvrais les yeux. Là, les rayons du soleil se coulaient vers les eaux du port. Au-delà, après le bassin hérissé de mâts, après les quais encore plongés dans l'obscurité du matin, après les façades des premiers bâtiments, s'élevait la Cité.

Sur la pente du Roc où elle se dressait, on distinguait encore l'éclat de quelque torche allumée

pour la nuit et qui terminait de se consumer. On devinait, entre les façades et les tours, le fouillis de cimes d'un jardin, l'espace d'une terrasse ouverte dans la roche, avant que le regard ne se perde dans le labyrinthe d'escaliers et de toits qui ne formait plus qu'une gigantesque masse pointant vers le ciel.

De cette Cité, finalement, j'ignorais à peu près tout. Je ne m'étais jamais aventuré à plus de quelques mètres au-dessus de la surface des eaux. Mon domaine, c'était là, dans les ruelles qui bordaient les quais, dans les bâtiments de pierre qui sentaient le sel et la sueur. Entre leurs murs pourtant, l'on voyait parfois un visiteur descendre des hauteurs, un artisan colportant taquets et hameçons, quelque marchand désireux de nous vendre ses baies, ses herbes ou un peu de viande. La qualité de nos hôtes dépendaient du nombre de marches qu'ils avaient descendues pour venir nous voir, et nous nous moquions des lettrés à bout de souffle qui se risquaient à venir nous proposer leurs services : c'était toujours en vain. Comme les autres marins, nous étions pauvres. Mais j'aimais à les entendre parler. Je sentais que chaque quartier du Roc avait ses règles, ses usages, ses coutumes. Et si je percevais dans leur ton quelque condescendance, je n'en ressentais pas d'aigreur : s'ils étaient riches à nos yeux, nous, nous étions libres.

Une fois les tours du port franchies, nous allions et venions au gré de la brise et du courant. L'espace s'ouvrait devant nous. À mesure que nous y glissions,

le Roc s'amenuisait et nous en oubliions les lois, pour un moment. Voici ce que nous étions : des pêcheurs. Mon père pêchait, ma mère pêchait, moi-même, je vivrais pour la pêche. Puis un jour, je prendrais une femme. La plus belle fille du port. Et à mon tour, j'aurais ma part de bonheur.

La voix de mon père me fit sursauter.

— Estàn ! Mets à la voile !

Il courait sur le quai, de l'autre côté du bassin.

— À la voile !

Il criait.

Je sautai à bas de la brèche, sans comprendre ce qui se passait. Alors seulement, surgissant à l'angle d'une façade, je les vis. Elles étaient à peine plus âgées que moi. Leurs cheveux étaient tirés en arrière. Leurs capes écarlates laissaient paraître les poignards pendus à leurs flancs. Je les reconnaissais immédiatement, les Filles Pourpres, que l'on voyait parfois contrôler le chargement d'une barque, prélever des marchandises ou mettre fin à une rixe. Plusieurs d'entre elles, portant arcs courts et carquois, mettaient mon père en joue dans leur course.

Les regards se tournèrent un instant vers les arrivantes, puis se fixèrent à nouveau obstinément sur les voiles, les algues, les lignes. Je m'élançai sur le quai, bondis sur le pont de notre voilier dont je larguai les amarres. Le vent ne permettait pas que l'on navigue à la voile dans le bassin : j'installai les avirons et ramai

frénétiquement vers le quai opposé ; ce faisant, je tournai la tête pour suivre la scène.

Mon père continuait à courir en silence, talonnés par les Filles Pourpres. Je le vis sauter sur un ponton, mettre pied sur une barque, sauter sur la barque voisine, progressant vers le centre du bassin.

La Fille la plus proche perdit l'équilibre et sa tête heurta violemment le bois. La barque tangua. Celle qui la suivait passa par-dessus bord. Plusieurs d'entre elles continuaient à courir sur le quai, en direction de l'entrée du port. Lorsque mon père parvint à la dernière embarcation, j'étais à sa hauteur. Il se lança en avant, agrippa le bastingage et se hissa à bord. Je lui cédaï ma place. Il se mit à ramer et nous primes de la vitesse.

Nous approchions des tours qui encadraient l'entrée du port. Sur l'une d'elles, les Filles Pourpres nous attendaient, bandant leurs arcs. Mon père ramena les avirons sur le pont, me poussa dans la cabine où l'on rangeait les lignes et les filets, se plaça à la godille avec laquelle il continua, d'une main, à propulser le bateau tandis qu'il s'abritait de l'autre derrière le panneau de l'écoutille.

J'attendis. Je ne parvenais pas à comprendre ce que ces Filles en avaient après nous : mon père ne s'était jamais impliqué dans aucun trafic. Nous étions discrets, silencieux, travailleurs. Etait-ce lié à ce qui était arrivé ce matin ?

Réveillés avant l'aube par les oiseaux qui nichaient sous notre toit, nous étions sortis avec ma mère à la rencontre de mon père qui finissait sa pêche de la nuit. Le quai où il amarrait était à l'écart, de l'autre côté du port. Nous y parvînmes comme le jour commençait à se lever. Mon père sortait de son voilier les caisses emplies de poissons encore frétilants lorsque nous vîmes trois silhouettes apparaître sur le quai et s'approcher de lui. Ma mère se figea. Nous avançâmes silencieusement, dans la pénombre.

Les silhouettes semblaient flotter dans des voiles transparents. Je m'approchai et avalai ma salive. C'étaient trois jeunes filles d'une indescriptible beauté. Je n'entendais pas ce qu'elles étaient en train de dire à mon père, mais leurs chuchotements m'envoûtaient. Leurs voiles laissaient entrevoir des parties de leurs corps que je n'imaginai que dans mes fantasmes de garçon de douze ans. Elles paraissaient à la fois vaporeuses et terriblement charnelles, et la semi-obscurité me faisait perdre jusqu'à la notion de réalité. L'une d'elle tenait mon père par la main, la seconde se penchait à son oreille tandis que la troisième le prenait par les épaules.

J'entendis un grognement. Je sursautai et vis ma mère, dont j'avais inexplicablement oublié la présence. Une force animale semblait s'être emparée d'elle. Ses yeux semblaient être ceux d'une chatte, sa main sur mon bras me parut être munie de griffes. Le cri qu'elle

poussa monta des profondeurs de son ventre. Elle bondit en avant.

Elle en envoya une au sol d'un coup d'épaule. Elle saisit la seconde par la tête : je crus un instant qu'elle allait la lui arracher. Ma mère ! Je ne pensais pas connaître une personne plus douce qu'elle. Je ne la croyais même pas capable d'une telle force physique. Elle attrapa la gaffe que mon père avait laissée contre le quai après avoir amarré, et se mit à les rouer de coups. Ce faisant, elle criait d'une façon à vous glacer le sang.

Les trois filles repartirent comme elles purent, contusionnées, tremblantes, tenant à peine sur leurs jambes. Ma mère jeta la gaffe à la figure de mon père.

— Et viens, toi ! me fit-elle sèchement.

J'entendis les impacts des flèches. Je sentis les parois trembler sous le choc. Mon père hurla. Je sortais sur le pont. Nous avions passé les tours : le voilier avait quitté le port et s'engageait sur la houle. Mon père était à la barre, une flèche à travers le bras.

Il me fit un geste, et j'allais machinalement déferler la voile. J'étais surpris que mes bras puissent accomplir cette tâche alors que je ne pouvais pas empêcher le reste de mon corps de trembler. Le vent s'engouffra dans la toile, et le voilier s'éloigna du Roc.

Nous arrachâmes la flèche et parvinrent à ôter la penne de la plaie. Je nettoyai la blessure et la pansai avec un morceau de toile.

Le soleil matinal se voila, et le vent forçait. J'aurais voulu parler, questionner, les mots me brûlaient : que s'était-il passé, pourquoi ? Pourquoi nous ? Qu'avions-nous fait ? Et pourquoi étions-nous seuls ? ... Où était ma mère ? Mais je sentais que les larmes qui coulaient sur les joues de mon père exprimaient davantage que la souffrance physique, et le vent emportait les quelques mots qui parvenaient à franchir ses lèvres.

Ce fut lui qui vint vers moi.

— Regarde, me dit-il. Vois-tu l'horizon ? Après la ligne qui ferme le regard, au-delà des eaux profondes, des espaces insondables, au-delà de la mer immense, se trouve une Terre. Là-bas, les flots qui bordent la côte sont tranquilles. La brise souffle tiède. Il suffit d'étendre le bras pour cueillir, sur l'arbre, un fruit juteux. Les lapins s'attrapent à la sortie de leurs trous, comme des crabes ! Là-bas, le gibier abonde. De grands arbres abritent les hommes, tous les hommes, les riches comme les pauvres ; et sous les arbres, l'herbe recouvre le sol ! On y marche comme sur un tapis. Là bas, il n'y a pas de Filles Pourpres, Estàn... Nous irons tous là-bas un jour. Aujourd'hui, ta mère est partie. Elle s'est mise en route, et bientôt, elle arrivera sur cette Terre.

Je ne pouvais pas croire ce que j'entendais. Je pris ma tête entre mes mains et hurlai :

— Elles l'ont tuée ? C'est ça ? À cause de ce qui s'est passé ce matin ?

Mon père avait fermé les yeux. J'explosai en larmes.

— C'était qui, ces Filles ? criai-je à travers mes pleurs. Qu'est-ce qu'elles te voulaient ? Pourquoi étaient-elles habillées comme ça ? Les Filles Blanches, c'est ça ? Ce sont elles dont on parle ? Qui font perdre la tête aux hommes ? Elles voulaient t'emmener ? C'est pour cela qu'elle les a battues ? Qu'elle les a chassées ? Les Filles Pourpres sont venus les venger ? Que s'est-il passé ?

De son bras valide, mon père me serra contre lui. Je sanglotais compulsivement.

— Je suis arrivé trop tard, dit-il. Je n'ai rien pu faire. Sinon m'enfuir. On dit vrai, Estàn. Ces Filles Blanches apparaissent à des hommes solitaires, et nul ne leur résiste. Ceux qui les suivent, on ne les revoit plus. Si ta mère et toi ne vous étiez pas trouvés là, si elle n'était pas intervenu, c'est moi qui aurais disparu. Si seulement...

Sa bouche tremblait.

— Alors vous seriez encore en sécurité sur le Roc.

Mon père se leva, reprit la barre, et nous naviguâmes un moment en silence.

Je vins m'asseoir à ses côtés.

— Cette Terre dont tu parles, c'est peut-être l'île dont aperçoit la rive.

— Non. Cette Terre, on ne peut pas la voir d'ici.

— Peu importe. Elle reviendra ! Elle reviendra de là-bas.

— Personne n'en est jamais revenu, Estàn.
— Alors nous, on ira la voir. On naviguera
jusque là.
— J'aimerais bien... Mais qui connaît le chemin ?
Je baissai les yeux.
— Qu'allons-nous faire, à présent ?
Mon père poussa un soupir d'abattement.
— Retournons-nous sur le Roc ?
— Elles nous tueront, fit-il.
— Si nous allions sur l'île... Ce n'est pas loin
d'ici.
— Je ne sais pas, dit mon père. Sur l'île, il y a
cette chose.
— Cette... chose ?
Il hocha silencieusement la tête.
— Tu veux dire que ce qu'on raconte sur l'île est
vrai ?
— Malheureusement. Nos ancêtres se
souvenaient. Jadis les hommes, sur l'île, ont réveillé
une horreur. Quand elle marche, la terre tremble sous
ses pas. Son souffle est brûlant. Elle crache du feu. Elle
jette des roches sur son passage. Même la mer se dresse
à son approche. Ce n'est pas une légende ! Aborder
l'île, mettre le pied sur sa rive suffirait à la réveiller.
Voilà pourquoi la Cité est bâtie sur le Roc, au milieu
des eaux. Là, au moins, nous sommes à l'abri.
Une rafale de vent hérissa la mer. Mon père
baissa la voix.

— Et voilà pourquoi *elle* nous interdit de nous y rendre.

Je frissonnais.

— Et ce qu'on raconte sur *elle*, demandai-je presque en chuchotant, est-ce vrai ?

L'air s'obscurcit. Je levai la tête : un nuage noir roulait au-dessus de nous.

Mon père fixa ses yeux dans les miens.

— *Tout* est vrai.

Le froid m'envahit.

Mon père se leva. Son regard était dur, figé. La douleur semblait l'avoir quitté. D'un bras, il réduisit la voilure, puis reprit sa place à la barre et éleva la voix.

— *Elle* dont on ne prononce pas le nom. En a-t-elle seulement un ? On la désigne comme la *Dame Noire*. Elle est toujours vêtue de noir. Personne, sinon ses Filles, ne peut l'approcher. Elle est dotée de pouvoirs terribles, dont on n'a même pas idée. Elle est toute-puissante. Tout, dans l'univers, semble lui obéir. C'est elle qui fait assassiner nos pères, nos femmes et nos enfants. Personne ne peut l'abattre. Et par dessus-tout...

Le vent lui coupa la parole. Il continuait de forcer, et la mer de se creuser.

— Les pères de nos pères la craignaient déjà. Ils nous ont raconté comment elles les a fait souffrir. Et comment elle opprimait *leurs* propres parents et les parents de leurs parents. Car elle est là depuis

toujours, Estàn. Les choses et les gens viennent et passent. Mais pas elle. Elle demeure. Elle demeure éternellement. Par quel maléfice une telle chose est concevable, je l'ignore. Mais elle ne meurt pas !

Une rafale siffla. Une lame claqua contre la coque. Un rictus déforma le visage de mon père.

— Estàn, elle est immortelle !

Et le vent se mit à hurler.

En un instant, le ciel s'éteignit. Ce fut comme si le crépuscule arrivait là, en pleine journée. Une pluie drue se mit à tomber.

Nous devinions que tous les pêcheurs étaient en train de rentrer au Roc. Il aurait fallu faire demi-tour, mais nous étions trop loin. De toutes manières, où serions-nous allés ? Cela n'avait plus d'importance. La mer nous appartenait. Et nous lui appartenions. Elle pouvait nous emporter avec elle : nous étions prêts.

La journée s'acheva avec fracas. Nous entendîmes, au loin, sonner les Cloches du Roc. Puis la nuit tomba.

Nous voyions difficilement ce que la mer était devenue. Mais au temps qu'il fallait à notre voilier pour gravir la houle jusqu'au sommet, et au vu de l'allure à laquelle nous nous précipitions dans l'abîme, nous imaginions le spectacle dans lequel nous étions plongés. Bientôt les lames se mirent à déferler, et lorsque nous parvenions sur la crête nous essuyions les paquets d'écume qui nous arrivaient dessus en crépitant.

Nous nous cramponnions pour rester à bord. Nous n'avions plus aucune notion de l'endroit où nous nous trouvions ou même de la direction dans laquelle nous allions. Nous vîmes la grand-voile être arrachée du mât et disparaître comme un oiseau de nuit. Les espars se cassèrent les uns après les autres. Notre voilier ne fut plus qu'une coque à moitié remplie d'eau.

Une série d'éclairs illuminèrent la scène, et je fus saisi d'un effroi indicible. Autour de nous, ce n'étaient plus des vagues mais des murs d'eau qui se déplaçaient au ralenti. Je vis un de ces murs se dresser derrière nous, se creuser, se courber au-dessus de nos têtes, et je sus que c'était la fin. La vague resta un instant suspendue, immobile. Puis déferla.

L'impact fut d'une violence indescriptible. C'est la dernière chose dont je me rappelle.

CHAPITRE II

Le vent sifflait à mes oreilles. J'entendais son souffle régulier. Mais pourquoi ne sentais-je pas son froid mordre ma peau ? J'ouvrai les yeux. Sous le ciel d'un bleu intense s'étirait une vaste étendue délavée. Je réalisai que ce n'était pas le vent que j'entendais mais le flux et reflux de la mer. Je me demandais un moment sur quelle matière elle glissait, puis je compris : ce que j'avais devant les yeux était une immense plage de sable.

Les mots de mon père me revinrent en tête. Ce rivage... Nous avons réussi ! Nous y étions. À notre tour, la Terre s'offrait à nous, avec ses fruits, ses lapins et ses grands arbres. Le Roc et ses Filles ne seraient plus pour nous qu'un mauvais souvenir. Nous n'aurions plus jamais faim ni soif.

Je réalisai alors que la gorge me brûlait. J'avais une soif épouvantable. Je levai la tête et vis mon père, accroupi, qui scrutait le rivage. J'essayai de l'appeler, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Je me levai, chancelant.

Mon père me lança un regard, et me fit signe d'être silencieux. Je m'approchai de lui et, d'un filet de

voix rauque, lui demandai si nous étions bien sur la Terre. Il secoua la tête.

— Non. Nous sommes échoués sur l'île.

Je me tournai. Au large de la côte, le Roc se dressait dans la mer. Les débris détremvés de notre voilier gisaient sur le sable.

Ainsi nous avons échappé au Roc, nous avons survécu à la tempête pour nous retrouver seuls ici, avec cette chose ! La noyade me semblait préférable à cette mort atroce, calciné, suffoqué, écrasé par cette horreur dont je ne parvenais pas à imaginer le visage.

En inspectant notre épave, mon père trouva de la corde, de la toile et un couteau de pêche. Il amena la corde et la toile au sec. Puis il saisit une longue pièce de bois qu'il soupesa, me tendit le couteau, et nous nous avançâmes silencieusement vers la dune qui fermait le rivage.

Nous commençâmes à monter. Au fur et à mesure de l'ascension, le soleil réchauffait l'atmosphère. Bientôt, le sol que l'on foulait fut sec.

Il y avait bien, au pied du Roc, quelques criques où l'on pouvait accoster. La plupart étaient recouvertes de galets. Mais quelques unes avançaient une langue de sable entre leurs pans de roche. J'aimais y marcher, sentir le contact du sable brûlant sous mes pieds nus. Ici, je m'y enfonçais jusqu'aux mollets. Une agréable tiédeur enveloppait tout mon corps ; je me laissai tomber et restai étendu dans le sable chaud.

Mon père se retourna avec un regard anxieux. Puis il vit l'expression de mon visage, et je crois qu'il esquissa un sourire.

En haut de la dune, le regard portait loin. Nous nous attendions à quelque terre stérile, hérissée de rocailles entre lesquelles nous aurions aperçus les restes décomposés des victimes de la chose. Mais la dune descendait mollement vers une étendue de bruyères clairsemée de fougères qui frémissaient sous la brise. Quelques bouleaux élevaient leurs troncs mordorés que dominait la silhouette majestueuse d'un pin. Plus loin, se découpaient les taches d'un jaune éclatant d'ajoncs en fleurs. Puis un fouillis de verdure explosait duquel surgissait par endroit un essaim d'oiseaux clairs. Dans le lointain, flottant au-dessus d'une brume légère, on distinguait les contreforts massifs d'une montagne.

Au milieu, serpentait une rivière argentée.

Tout m'était inconnu. Ce paysage me semblait encore plus beau que ce que je parvenais à imaginer en écoutant mon père me parler de la Terre. Je ne pouvais pas concevoir que cet endroit fut le repaire d'une chose dangereuse.

Nous descendîmes l'autre versant de la dune. Entre les chardons et les joncs s'ouvraient de curieux petits trous devant lesquels des lapins se dressaient, leurs petits museaux remuant à notre passage. Des lapins ! Je réalisais à quel point j'avais faim. Mais ce

qui m'aiguillonnait, c'étaient les reflets éblouissants de la rivière qui coulait au bas de la dune.

Mon père avait jeté sa barre de bois. Nous nous mîmes à courir. Le ruissellement sonna à nos oreilles, et nous nous précipitions bientôt dans l'eau fraîche.

Nous restâmes longtemps étendus dans l'herbe. Bien que notre soif fût étanchée, nous ne pouvions pas quitter la rivière des yeux. Jamais nous n'avions vu tant d'eau douce. Je vis mon père se lever, avancer dans l'eau, y plonger brusquement le bras et en sortir un long poisson miroitant. Il le brandit en grimaçant – sa blessure devait le lancer. Il mordit sa chair, puis me le tendit et se mit à pleurer.

Comme la journée avançait, nous nous aventurâmes plus avant. Nous marchions entre des bosquets gorgés de baies que nous reconnaissons pour les avoir vu sans pouvoir même y goûter, les mûres, les framboises et les airelles dont nous découvrions enfin la saveur. Au détour d'un arbuste, nous vîmes un animal, un peu plus grand qu'un chien, qui nous fixa un instant d'un œil surpris avant de partir en bondissant silencieusement.

Nous avançons jusque à l'orée des grands arbres. Nous regardions, émerveillés, les troncs et leurs ramifications insensées : sur le Roc le bois était rare.

Nous revenions, rassasiés, ébranlés, jusqu'à la rivière où nous décidions de passer la nuit.

Plusieurs journées s'écoulèrent où nous explorions les alentours. Parfois, au détour d'un roche

couverte de lichen, au pied d'un tronc rectiligne, je m'arrêtais et ma gorge se nouait. Une texture, une forme me ramenait au port, et je souhaitais brusquement m'éveiller chez moi, la voix de ma mère m'appelant doucement. Il me semblait vivre un cauchemar. *Elle était morte* : ces mots paraissaient dénués de sens.

Puis comme dans un jeu d'ombres et de lumière, le cauchemar redevenait un rêve.

Tout était nouveau, fascinant, accueillant. La rivière courait jusqu'à un vallon verdoyant où elle se jetait dans la mer. À mi-chemin entre l'estuaire et l'endroit où nous nous étions échoués, à l'abri de la dune, s'étendait une plate-forme herbeuse sur laquelle nous décidions d'établir notre camp. Nous installions une hutte de branchages et un foyer.

Plusieurs jours durant, nous vécûmes ainsi, nous nourrissant de mulets, de lapins, de baies.

Un soir, mon père me dit :

— La vie est bonne ici. Si nous fumons la viande et le poisson, si nous séchons les baies au soleil, nous aurons de quoi manger pour l'hiver.

— Et la chose ? demandais-je timidement.

— As-tu vu quoi que ce soit cracher du feu et secouer la terre ? C'est évident : elle nous a menti. La Dame Noire. Elle ne veut pas que l'on s'installe ici. Elle veut nous garder sous son pouvoir. Ici, nous ne sommes pas ses esclaves. Nous n'avons pas à pêcher

jour et nuit. Nous avons faim ? Nous mangeons. Soif ? Nous buvons.

— Mais sur le Roc, fis-je, nous nourrissons tous les autres hommes...

Mon père eut un rire sec.

— Sais-tu pourquoi nous pêchons ? Pas seulement pour nous nourrir. Pas même pour nourrir les autres, ceux d'en haut. Avec le poisson, on fait de l'huile. Avec cette huile, on fait du feu. S'éclairer quand il fait sombre, se chauffer quand on a froid, c'est nous. Faire cuire les aliments, c'est nous. Manier la forge, battre le fer, c'est nous. Il n'y a pas assez de bois sur le Roc. Les outils des artisans, c'est nous. Sais-tu comment les lettrés fabriquent leur papier ? Ils broient la peau du poisson. Avec quel engrais les jardiniers fertilisent ce sol stérile ? Ils l'arrosent de jus de poisson. Les animaux ? On les gave d'arrêtes broyées. Le Roc, c'est nous. C'est nous qui faisons fonctionner cette machine. Et qu'avons-nous en retour ? On assassine nos femmes. On nous tire dessus...

Mon père se tut un instant, puis jeta une branche dans le feu.

— Même pas de quoi se payer du lapin, fit-il.

Il me regarda.

— Nous allons rester ici. Et prévenir les autres. Oh, pas tous. Quelques familles. Avant tout, il faut que nous soyons discrets. À ce prix, nous serons libres.

— Comment faire ? demandais-je. Il nous faudrait un voilier.

— Nous remettrons le nôtre en état. Le bois ne manque pas, ici.

— Et nous choisirons quel bateau aborder, quel marin prévenir ? En pleine mer, nous passerons inaperçus !

— Je ne sais pas. Je crois que nous serions vite repérés. Il faudrait naviguer de nuit.

— Mais la nuit, fis-je, comment savoir à qui appartiennent les bateaux ? Et si nous tombions sur des lâches ? Qui nous dénonceraient une fois rentrés au port ?

Le front de mon père s'assombrit.

— J'irai. J'irai sur le Roc. De nuit. À la faveur de l'obscurité, je trouverai à quelle porte frapper. Et je repartirai comme je serais venu.

Je le repris.

— Comme *nous* serions venus.

— Comme *je* serais venu. Tu m'attendras ici.

J'eus beau le supplier, rien n'y fit. Mon père avait pris sa décision.

Nous nous mîmes au travail. En moins d'une lune, notre voilier avait une quille, un mât, une barre. Sur l'île, les feuillages roussissaient. L'été touchait à sa fin. Le matin, la brume qui se levait de la rivière baignait notre campement. L'air piquait.

Mon père termina les préparatifs de sa traversée. De mon côté, je faisais mine de mettre de l'ordre dans notre camp, de préparer l'arrivée des quelques familles

qui devaient se joindre à nous. Mais mon plan était arrêté.

Il partit au crépuscule d'une journée maussade. Le temps était lourd, mais il y avait un peu de vent et la mer était calme. Il s'en alla, longeant la rivière vers l'estuaire où il devait contourner la dune pour rejoindre la plage.

J'attendis qu'il se fut un peu éloigné, puis m'élançai comme un fou sur la dune. Je parvenais difficilement à monter. Le sable roulait sous mes pieds. Lorsque j'arrivai en haut, à bout de souffle, l'obscurité était quasi complète. Je dévalai la pente, sautant, trébuchant, traversai la plage et gagnai le voilier avant mon père. Je me précipitai sous la toile que nous avions laissée à la proue, me roulai en boule et restai immobile.

Mon père poussa le bateau sur le sable. Je sentis le voilier s'engager sur les eaux, franchir les brisants et s'élançer, poussé par le vent.

Pendant la traversée, la pluie se mit à tomber. J'entendais de grosses gouttes s'écraser contre ma cachette. À un moment, soulevant un pan de la toile, je risquai un coup d'œil au-dehors. Le Roc dressait son immense masse devant nous.

Nous longeâmes la falaise dans sa longueur puis arrivâmes au pied de la digue. La muraille paraissait nous écraser de son poids. Je me mis à grelotter. J'aurais souhaiter ne pas me trouver là, que nous soyons restés tous les deux sur l'île. Mais bientôt, je le

savais, nous repartirions pour de bon, et pour ne plus revenir.

Le voilier s'engagea entre les tours du port. Mon père s'approcha du quai et amarra en silence. Je restai caché.

À peine eut-il débarqué qu'une voix féminine résonna :

— Eh, vous !

Tout se passa très vite. Je vis un groupe de Filles Pourpres sortir de l'obscurité et encercler mon père. Il commença à affirmer qu'il n'était qu'un pêcheur parti poser ses filets, lorsqu'une Fille brandit une lanterne sous son visage et s'écria :

— Regardez ! Regardez qui nous avons là !

Aussitôt, les Filles Pourpres tirèrent leurs poignards. Mon père se mit à crier d'une voix sonore.

— Au moi ! À moi !

Une fenêtre s'ouvrit, puis une porte. Quatre gaillards en sortirent, armés de bâtons et de barres de fer.

— Laissez-le !

Les Filles demeurèrent un instant interdites. L'une d'elles cria :

— Ne vous mêlez pas de ça !

— Et comment, qu'on va s'en mêler !

— Oui, vous allez voir !

Des lumières commencèrent à s'allumer aux fenêtres, des portes à s'ouvrir, des hommes et des femmes à paraître, armés d'ancres et de gaffes.

— Sus, sus ! Attaquez !

Les Filles Pourpres reculèrent dos au mur. L'une d'elle tenait son poignard contre la gorge de mon père.

La mêlée s'engagea, violente et rapide. Les Filles tombaient les unes après les autres sous les coups des marins. La Fille qui tenait mon père, restée en arrière, était visiblement terrifiée. La voix de mon père, puissante, résonna :

— Ecoutez ! Allez sur l'île ! Partez ! Vous y serez libres !

À l'autre bout du quai apparut une véritable armée de Filles Pourpres.

Sa voix dominait le tumulte, et chacun commença d'écouter : un cercle se forma autour de mon père, toujours tenu en otage.

— Il n'y a aucun danger ! La vie y est douce ! Fuyez ! Partez sur l'île ! Pour la liberté !

Comme il prononçait ses mots, la Fille plongea son poignard dans sa gorge. Un flot de sang noya ses paroles.

Un cri monta du fond de mes entrailles. Je sortis de ma cachette en hurlant.

Les Filles Pourpres étaient sur nous.

Je vis les marins balayés, massacrés, transpercés. Je me tins un moment sur le pont sans pouvoir réagir, puis m'enfuis en courant dans les rues du port.

CHAPITRE III

Durant la nuit, les Filles Pourpres ratissèrent notre quartier, forçant des portes, portant des corps, allumant des brasiers dont la fumée épaisse et âcre avait des relents de chair brûlée. Je changeai plusieurs fois de cachette, puis pensai qu'au grand jour elles me trouveraient et me tueraient. Sans plus réfléchir, je m'engageai sur un escalier creusé dans la roche et montai, sans savoir où cela me mènerait. Je ne pensais qu'à fuir le plus loin possible ces lieux de mort, en sachant que ce ne serait jamais assez loin, que la réalité finirait toujours par me rattraper. Que ces journées resteraient à jamais gravées dans ma peau sans espoir de guérison.

Je passai le reste de la nuit à trembler, blotti contre les marches d'un bâtiment inconnu. Tout ce que je connaissais était anéanti. J'aurais voulu mourir. Je pensai à mon père, à ma mère et ne désirai qu'une chose : les rejoindre, où qu'ils soient, sur la Terre ou ailleurs.

Puis dans un demi-sommeil j'entendis leurs voix et me réveillai en sursaut, en réalisant qu'*ils* auraient souhaité que je reste en vie. En voyant le jour se lever

je pris ma décision : il y avait eu assez de morts. J'étais vivant, et décidai que j'allais le rester.

Je compris que j'étais dans le quartier où l'on transformait le poisson. Les huileries produisaient des déchets qui me permirent de me nourrir. Pendant plusieurs jours je cherchai un abri, un endroit où je pourrais me cacher, pleurer, dormir. Mais les rues étaient larges, les bâtiments austères, et après quelque temps je pris le risque de monter plus haut dans la Cité.

Dans le quartier où j'arrivai, la végétation se mêlait à l'architecture. De petits carrés de terre se forçaient une place entre des habitations efflanquées, dans lesquels paissaient des animaux indolents. Les arbustes formaient des recoins ombragés où je pus enfin dormir mon souï.

Au réveil j'entendis des poules caqueter et trouvai la paille où elles pondaient ; comme je gobai avidement leurs œufs je fus surpris par une femme qui se mit à hurler, et pris mes jambes à mon cou. Je vis plus tard un groupe de Filles Pourpres patrouiller et compris qu'avant tout il me faudrait être discret. Si je voyais peu de vagabonds, je comprenais rapidement pourquoi, et préférais ne pas tenter d'imaginer le sort qui était réservé à ceux d'entre eux qui se faisaient attraper. Chacun connaissait la réputation sordide des geôles du Roc.

Les jours passèrent. De quartier en quartier, je découvris peu à peu la Cité. J'appris à être invisible, à

me mêler à la foule, à boire aux fontaines lorsque la presse était moindre, à voler la nourriture des distraits et des oublieux. Je pouvais rester des heures immobile en observation pour ensuite me mouvoir comme une anguille hors de son trou. À la vitesse de l'éclair, le marchand était délesté de sa pierre à feu, de ses fruits séchés, de son petit couteau. Parfois je me surprénais à observer avec stupeur les façades et les accoutrements. Jamais je n'aurais imaginé que le Roc fût si chatoyant. Mais je me rappelais bientôt que je ne pouvais pas détourner un instant mon attention de cet unique dessein : survivre.

Un jour j'avisai une tourelle abandonnée qui surplombait un bâtiment assez haut. Dans une petite cour, un fouilli de lierres aux tiges épaisses permettait que l'on grimpe sur son flanc ; on rejoignait ensuite une corniche qui amenait à l'abri des regards et l'on pouvait monter jusqu'en haut en se hissant de pierre en pierre.

Cela devait être un ancien pigeonnier mais les oiseaux l'avaient délaissé. Il n'y avait en haut qu'un vieux goéland qui s'enfuit à mon arrivée. Sous la toiture délabrée dormait une petite pièce arrondie que je nettoyait. Une gouttière amenait l'eau de pluie au bâtiment mitoyen, dont je détournai une rigole pour pouvoir boire à ma soif. Je volai une couverture, de l'huile de poisson, installai un foyer entre les pierres, et me trouvai bientôt dans mon domaine.

De là, à l'aube, je partais à l'aventure. Je parvenais à obtenir tout ce dont j'avais besoin. Et pas seulement pour me nourrir ou me tenir chaud : je satisfaisais également ma curiosité. Je découvrais peu à peu les différentes castes de la Cité, m'imprégnais de leur réalité, m'amusais à imiter les expressions propres à chacun, me familiarisais avec les rythmes ou l'agencement des ruelles et des toits de chaque quartier du Roc. J'étais furtif, fouineur, me déplaçais en funambule, et lorsque j'étais repéré, je disparaissais en changeant de quartier car je remarquais que les habitants du Roc avaient l'habitude de rester dans les rues qui leur étaient familières, comme nous faisons du côté du port.

À mesure que ma confiance en moi et mes réflexes grandissaient, je prenais plus de risques, et lorsque je croisais des groupes de Filles Pourpres, je prenais un malin plaisir à les narguer, les défier avant de me volatiliser en les laissant croire qu'elles avaient eu affaire à un esprit vengeur.

Lorsque le soir tombait, je regagnais mon repaire. Je sortais la nourriture que j'avais volée, allumais le feu en prenant soin d'occulter l'ouverture d'où l'on aurait pu voir danser la lueur des flammes, puis montais m'appuyer à une ouverture dans le toit. Là, je regardais vers le large.

Les eaux s'illuminaient un instant avant que le soleil ne soit englouti par les nuages. Le Roc et sa Cité me paraissaient minuscules tant la mer était vaste. Le

port, en contrebas, me semblait être une avancée de roche battue par l'écume. À le voir, une mélancolie insoutenable m'envahissait. Je me tournais vers la Cité qui continuait de s'élever, m'écrasant de sa masse sombre. Je connaissais maintenant la plupart des quartiers, que je repérais aux faites de hauts arbres oscillant sous le vent.

Et au sommet, dominant l'ensemble, je voyais l'endroit où l'on n'allait pas.

Bien qu'il couvrît toute une partie du Roc, le quartier d'en haut était réservé aux Filles. C'eût été folie de s'y aventurer. D'après ce que je comprenais, les hommes n'y avaient pas le droit d'accès. Son agencement même était étrange : quoique à cet endroit les maisons s'espaçassent, séparées par des bandes de landes grises et mauves, elles paraissaient se blottir devant ce *bâtiment* qui s'élevait au sommet du Roc.

Longtemps, sa vue m'avait effrayé. Et si, de la mer, nous avions tout loisir de le contempler, nous ne levions que rarement les yeux, par inadvertance, vers ses contreforts. Les trois tours d'un granit noir et brun qui surplombaient l'ensemble montaient si haut qu'elles semblaient défier le ciel. Son architecture était telle qu'il était impossible de comprendre comment les arches et les flèches qui s'en détachaient purent s'entremêler sans se toucher. Et si sa façade paraissait être taillée dans la pierre brute, quand le soleil venait y poser ses rayons, on devinait qu'elle était

entièrement couverte de gravures et d'inscriptions ciselées.

Son haut portail demeurait éternellement clos.

La raison d'être de cette Cathédrale restait pour tous un mystère. Parfois, lorsque la mer battait le flanc du Roc, une longue vibration s'échappait de ses tours : ses Cloches sonnaient, dont la musique se mêlait à la couleur du ciel, aux rythmes des vagues, et au souffle du vent.¹

Lorsque je l'entendais, et bien que j'abhorrais tout ce qui venait de là-haut, les larmes me venaient et je ne pouvais pas les empêcher de couler. Car d'un coup, ce que je vivais me paraissait avoir un sens. J'y trouvais malgré tout une beauté, une évidence.

La nuit venait. Les étoiles humides scintillaient entre les replis des nuages, et je m'endormais.

Voilà ce qu'était, triste et solitaire, ma vie de garçon de treize ans. Jusqu'à ce matin où je m'éveillais avec un étrange pressentiment.

CHAPITRE IV

L'aube était belle pourtant, limpide. L'été s'annonçait. Trois saisons étaient passées depuis que nous avions quitté l'île. Je me levai comme à mon habitude, mordis dans les restes de mon repas de la veille – un trognon de pomme et un os décharné – et commençai à descendre de mon repaire. Je gagnai la corniche. Juste avant de paraître à découvert, ce pressentiment m'arrêta.

Je passai une tête au-delà de l'angle du mur. Je les vis aussitôt : les éclats écarlates se détachaient du gris de la pierre. Une flèche siffla à mon oreille. Cette fois-ci, pensai-je, c'était sérieux.

Je me mis à courir sur le toit, m'accrochai à une gouttière et descendis dans une ruelle attenante. Mais à peine avais-je mis pied à terre que j'entendis leurs voix venir d'un passage qui communiquait avec la rue contiguë. Je m'élançai dans la direction opposée.

Le cœur battant, je me faufilai entre les passants, empruntai des escalies, des ruelles, des arcs enjambants des allées bondées dans lesquelles je sautais, puis m'arrêtai à l'écart en me demandant ce qu'elles pouvaient bien en avoir après moi.

Je n'eus pas le temps de méditer cette question : à l'extrémité du passage où je me tenais apparut un

groupe de Filles Pourpres. Elles me pointèrent du doigt et se mirent à courir dans ma direction.

Je sautai sur les marches d'un escalier étroit et courus, porté par la peur que je sentais envahir mes veines. C'était pire que ce que je pensais : j'avais plusieurs groupes à mes trousses !

Je montai en trombe dans la Cité, empruntant une suite ininterrompue d'escaliers. J'entendais les Filles derrière moi. Je débouchai dans une ruelle et m'arrêtai, horrifié : un groupe arrivait face à moi. Je bifurquai. En haut d'un escalier, d'autres Filles Pourpres apparurent, poussant des cris victorieux.

J'étais piégé. J'observai un instant autour de moi. Plus haut dans le mur, un volet battait contre une fenêtre. Il me paraissait hors de portée mais j'y vis ma chance de salut. Je pris appui sur une pierre saillante et fis un bond désespéré. J'agrippai le rebord du volet et, en un instant, me hissai sur l'embrasure de la fenêtre, grimpai sur le linteau et attrapai l'arrête du toit. Je bondis sur les ardoises en hurlant :

— Jamais !

Et je m'élançai sur les toits.

En voyant le panorama, je réalisai d'un à quelle hauteur j'étais parvenu dans la Cité. La mer immense scintillait. Le vent me poussait en avant. Toute peur me quitta. Et puisque c'était sans doute mon dernier jour, je décidai d'en profiter.

Je sautai de toit en toit, continuant de monter vers le sommet du Roc. Ce faisant, je poussais des cris

de défi et d'allégresse. J'aurais vécu libre, comme mon père le voulait. Là-bas, après la mer éblouissante, se trouvait la Terre qui m'attendait. Pourquoi s'en faire ?

Des nuées d'oiseaux s'envolaient en criant à mon passage. Lorsque je bondissais par-dessus une ruelle, des flèches fusaient vers le ciel. Sur les toits en dessous, les taches rouges des capes se mouvaient comme des pétales poussés par la brise d'été. Je me sentais invincible.

Je ne sais pas combien de temps je courais sous le soleil, mais j'arrivais finalement au terme de la Cité. Devant moi, s'étirait le quartier interdit. Une dernière terrasse marquait la fin de ma course.

Derrière moi, dans les rues, sur les toits, les Filles Pourpres. Leurs arcs, leurs flèches, leurs poignards. Devant moi, les Filles Pourpres, qui m'attendaient pour me cueillir comme un oisillon prêt à tomber du nid.

Entre elles et moi, au pied du dernier bâtiment, un buisson de tamaris.

Je plongeai dans les feuillages. Les branches me fouettèrent le visage, me lacérèrent la peau. Je me mis à courir sous couvert du buisson qui se prolongeait en direction de la falaise.

Je surgis des tamaris, m'attendant à faire face à mes poursuivantes. Mais les feuillages avaient dissimulé ma position : elles croyaient manifestement que j'étais plus haut. Je me précipitai vers un mur de pierre qui bordait la falaise. Je sautai, m'agrippai, me

hissai. Un pan de ma tunique fut emporté par une flèche.

De l'autre côté, au pied d'une haute citadelle bâtie dans la roche, une petite bande de terre recouverte de fougères s'étirait comme en équilibre instable au-dessus du vide.

Sous le tapis que formaient les feuilles échanrées, je me courbai et avançai le plus loin possible. Parfois, au dernier instant, je m'arrêtais en surplomb d'un à-pic vertigineux : on était à plus de deux cents mètres au-dessus des eaux. J'entendais les cris des Filles Pourpres qui franchissaient le mur et s'exhortaient à me tuer rapidement.

À un moment j'aperçus une petite faille entre deux roches et m'y glissai. Cela ne servirait à rien d'aller plus loin : cette bande de terre ne menait visiblement nulle part. Je me contractai, me rétractai, tentai de me faire rentrer dans cette faille qui ne faisait pas la moitié de ma taille. Sans grand espoir : j'entendais les voix se rapprocher. C'était fini.

D'un coup, je me sentis happé vers le bas. Mes efforts avaient provoqué un éboulement. Je me retrouvai coincé entre les deux roches. Je me retins avec les bras. Les pierres écrasaient ma poitrine, et je grimaçais pour ne pas hurler. J'arrivais difficilement à respirer. Je ne savais pas combien de temps je pourrais tenir ainsi.

J'entendis les Filles :

— Où est-il ?

— Il n'a pu aller nulle part. Il n'y a pas d'issue.

— Est-ce qu'on l'a touché ?

— Je crois.

Une voix, plus loin, fit :

— Il est tombé !

— Tombé ?

— Oui, il est tombé !

— Il est tombé de la falaise. Il a dû se fracasser en bas. Il faudrait aller voir.

— Laisse les autres y aller. Il nous aura fait suer jusqu'au bout, lui. Sale engeance de vagabond de marin.

— La Dame sera contente.

Les voix s'éloignèrent.

J'essayai de m'extraire de la faille, mais une arête de la pierre m'en empêchait. Je tentai de changer de position, et le sol s'éboula à nouveau sous mes pieds. Mes bras me lâchèrent. Je glissai vers le bas. Ma tête se coinça contre la paroi. Celle-ci me broyait les tempes : j'avais l'impression que mon crâne allait éclater. Je fis un effort désespéré pour me hisser, la pierre se déroba, et je perdis pied.

Je tombai. Je me retrouvai meurtri, ensanglanté, au milieu d'un amas de schiste. Je ne pouvais rien voir, mais m'aperçus que j'avais récupéré ma liberté de mouvements. J'étais surpris de me trouver toujours vivant. Je me redressai lentement. Chacune de mes articulations me faisait horriblement souffrir.

Derrière un coude, perçait un filet de lumière : une mince ouverture donnait sur la falaise. Il y avait là une sorte de caverne naturelle qui se prolongeait vers l'intérieur du Roc.

Mes yeux s'habituaient peu à peu à la pénombre. La caverne avait du être jadis aménagée car il y avait par endroits des ouvertures creusées par une main humaine. À l'extrémité je trouvai quelques coffres poussiéreux que je ne parvins pas à ouvrir.

Je remarquai alors des marches qui montaient en disparaissant derrière la paroi. Tout était silencieux. Le danger me semblait être momentanément écarté. Je décidai d'aller voir en haut.

Les marches amenaient sur une porte de bois de bonne facture. Je m'attendais à ce qu'elle soit fermée, mais lorsque je relevai la clenche et la poussai, la porte tourna sur ses gonds.

La première chose qui me frappa, ce fut l'odeur. Voilà des lunes que je n'avais pas senti cette odeur. Une odeur... propre, enveloppante, intime. Je m'aperçus d'un coup que je vivais depuis un an comme un misérable. Je me souvins qu'il fut un temps où j'avais un foyer, et une mère pour... Ma mère ! C'était l'odeur de ma mère ! Non. Ce n'était pas l'odeur de ma mère, mais quelque chose qui s'en rapprochait, que je ne pouvais pas définir.

Je fis quelques pas. Si le couloir était creusé dans la pierre, il avait perdu son aspect caverneux : les parois étaient recouvertes de tissus épais et chatoyants.

On entendait, au loin, le murmure d'une fontaine. Les portes qui s'ouvraient dans le mur étaient faites d'un bois ambré, travaillé.

J'arrivai dans l'embrasement d'une arche qui donnait sur une pièce assez grande. L'espace était scindé en plusieurs niveaux. Des avancées de pierre formaient des marches, des recoins sur lesquels étaient installés des tapis, des divans, des tables basses. Une ouverture donnait sur le jour, et si le soleil n'y pénétrait pas directement, la lueur de ses rayons se mêlait à l'éclat de flammes montant çà et là. Les murs étaient recouverts de rangées de livres ouvragés.

Au centre, assise, une jeune fille lisait.

MUSIQUE

- I. *Johannes Brahms – Sonate op 5 – Allegro Maestoso*

Piano : Bastien Crocq
Enregistrement réalisé au Théâtre de l'Archipel, Paris,
en avril 2010

